

Commémoration d'une double bonne nouvelle

FÊTE DU SACRIFICE

ET RÉCIT ABRAHAMIQUE

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La Pâque juive réaffirme la nécessité d'une libération générale de tous.

La fête du sacrifice (*Al 'id al adha*), en islam, est une commémoration de l'épisode du sacrifice d'Abraham rapporté dans le Coran. Cet épisode est très proche de son pendant biblique, même si, traditionnellement, les exégètes musulmans ont considéré qu'Ismaël fut l'enfant du sacrifice, et non Isaac. Il a cependant existé des exégètes classiques, comme Tabari, qui ont considéré que c'est bien Isaac qui a été concerné par l'épisode.

Quoi qu'il en soit, et comme tout le monde le sait, le sacrifice n'aura pas lieu et Dieu rachètera la vie de l'enfant en l'échangeant contre la vie d'un bélier. C'est cet échange, c'est-à-dire la double bonne nouvelle de la confiance indéfectible d'Abraham en Dieu et l'interdiction du sacrifice humain, qui est commémoré lors de la fête du sacrifice par les musulmans.

FÊTE DU MOUTON ?

Il n'est pas rare de tomber, à la place de l'appellation « fête du sacrifice », sur celle de « fête du mouton ». Cette dernière appellation, devenue aussi populaire chez certains musulmans que chez des non-musulmans, pose des problèmes conceptuels.

Elle met en effet l'accent sur l'objet du sacrifice et non sur le sacrifice lui-même. Il n'est alors pas surprenant de voir toujours les mêmes clichés ressortir chaque année, accompagnés des mêmes problématiques. D'aucuns voudront coûte que coûte sacrifier un mouton, quitte à s'endetter dans certains pays ou à frauder dans d'autres.

D'autres verront une énième occasion de se faire les parangons de la cause animale en reportant des

sentiments de compassion, au demeurant tout à fait honorables, sur l'unique question du sacrifice des moutons, oubliant par là (ou faisant mine d'oublier) l'essentiel des souffrances animales qui ont lieu toute l'année.

Un peu d'anthropologie permettrait pourtant de pacifier le débat. Partons en effet du principe que la fête du sacrifice trouve son origine chez Muhammad et les siens : s'il y a eu fête du sacrifice dans leur société, alors il y a fort à parier que ce sacrifice n'a jamais concerné aucun mouton.

Le seul type d'animal capable de survivre à la Mecque est celui des camélidés, c'est-à-dire, pour faire simple, des chameaux. Même si l'on faisait fi de cette donnée de terrain et que l'on voulait rester au plus près du texte, il ne devrait toujours pas être question de mouton, mais de bélier.

REPENSER LE SACRIFICE

Il me semble urgent de délaissier l'appellation « fête du mouton » car elle empêche de repenser l'essence de cette fête. Est-il en effet encore possible de parler de « sacrifice » dans la mise à mort d'une bête au sein d'une société d'abondance (voir à ce propos les réflexions du sociologue musulman Omero Marrongiu-Perria) ?

Dans la société tribale qu'a connue Muhammad, la viande tenait la place de denrée rare. Sacrifier une bête et en offrir la viande aux nécessiteux constituait alors un acte au cœur de la charité. Aujourd'hui, la mise à mort de millions de bêtes le même jour, dans des sociétés d'abondance, n'a plus du tout cette connotation et pose des problèmes d'ordre pratique.

Est-ce à dire qu'il faut abandonner la fête de commémoration de l'acte d'abandon à Dieu par Abraham ? Certes non, mais pour rester fidèle à l'essence de cette fête, la transformer en joie comparable à celle qu'éprouvait un bédouin affamé à qui on offrait un mets rare, il faut repenser ce que sacrifier veut dire aujourd'hui, dans une société d'abondance.

C'est un travail qui revient aux théologiens musulmans, et ils se montreront à la hauteur de la tâche, si Dieu le veut. ■